

ÉTAT-MAJOR

## JOURNAL DE MONACO

BEAUX-ARTS

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES

ABONNEMENTS :

UN AN . . . . .	12 francs
SIX MOIS . . . . .	6 »
TROIS MOIS . . . . .	3 »

POUR TOUT CE QUI CONCERNE LA RÉDACTION,  
S'adresser, *franco*, à M. CHARLES DE LORDBAC, rédacteur  
en chef, et pour l'administration, au Gerant, à  
Monaco (Principauté).

ANNONCES . . . . .	25 cent. la ligne
RÉCLAMES . . . . .	50 »
FAITS MONACO . . . . .	1 franc

### OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES FAITES A MONACO, DU 20 AU 26 JUIN.

DATES	THERMOMÈTRE CENTIGR.			ÉTAT de l'atmosphère	DATES	THERMOMÈTRE CENTIGR.			ÉTAT de l'atmosphère
	8 heures	2 heures	6 heures			8 heures	2 heures	6 heures	
20 Juin	20 »	26 »	22 5	Beau pluie nuageux beau	24 Juin	22 4	26 3	23 »	Beau
21 Juin	18 5	27 »	24 »		25 Juin	19 »	22 5	21 »	pluie
22 Juin	19 »	25 5	23 4		26 Juin	22 5	27 »	22 »	beau
23 Juin	21 »	26 5	24 »						

### BAINS DE MER A MONACO.

Chaque année, au moment où les premiers froids se font sentir, les étrangers viennent en foule dans le midi de la France et de l'Italie chercher le soleil et la chaleur.

Hyères, Cannes, Antibes, Nice, Monaco et Menton sont aujourd'hui le rendez-vous de l'aristocratie de l'Europe.

Certes la mode n'est pour rien dans ce choix et il ne s'agit point d'une vogue passagère.

Pendant que, dans le Nord, le sol est couvert de glace et de neige, que les arbres sont sans feuilles, la campagne est ici dans toute sa splendeur; partout de la verdure, des fleurs et du soleil; d'un côté la tristesse et la mort, de l'autre la gaieté, le bien-être et la santé, le contraste est assez frappant.

Mais ces avantages, que tout le monde connaît et apprécie, sont-ils vraiment les seuls? est-il naturel de laisser partir ainsi, quand vient l'été, les familles qui ont passé l'hiver dans ces contrées que la nature a si richement douées?

Nous ne l'avons jamais pensé.

Des observations météorologiques mille fois répétées et faites avec la plus scrupuleuse exactitude ont établi d'une manière irréfutable que l'été est moins chaud dans la plupart des ports de mer de la méditerranée qu'à Paris et cent autres endroits fréquentés par les étrangers dans cette saison.

Nous ne serions certainement pas en peine d'expliquer cette contradiction apparente, mais d'autres l'ont fait, avant nous, avec toute l'autorité que donne la science; les faits que nous venons de citer sont admis par tous les savants; il nous suffit de les rappeler ici.

Au moment où nous écrivons ces lignes le

thermomètre, qui est sous nos yeux, marque 23 degrés, tandis que tous les journaux publient des bulletins météorologiques, qui portent la température moyenne à 34 degrés dans le Nord de la France, et qu'en Allemagne on a eu jusqu'à 40 degrés de chaleur?

La conclusion à tirer d'un pareil rapprochement de chiffres nous paraît suffisamment indiquée!

Mais disons le aussi franchement: en face de la nature qui a tant fait, le rôle de l'homme est resté presque nul jusqu'ici.

Les étrangers ont fui parce qu'on n'a rien fait pour les retenir.

Chose étonnante, en vérité, dans tous ces ports privilégiés et sur lesquels l'attention se porte chaque jour davantage, sur tout cet admirable littoral de la Méditerranée, il n'existait encore, il y a un mois, aucun établissement de bains de mer digne de ce nom.

Cà et là quelques tentatives avortées, ou des établissements d'une insuffisance notoire ; les choses en étaient à ce point, lorsque de grands travaux ont été commencés sous nos yeux, à Monaco, par la nouvelle Société des Bains, suivant les plans de son habile architecte, M. Godineau de la Bretonnerie.

Je voudrais, aujourd'hui que l'œuvre est pour ainsi dire achevée, donner une description du magnifique établissement de bains de mer que nous allons posséder.

L'ensemble des constructions s'étend sur une longueur de 30 mètres et comprend trois pavillons, dont un central renfermant la salle d'at-

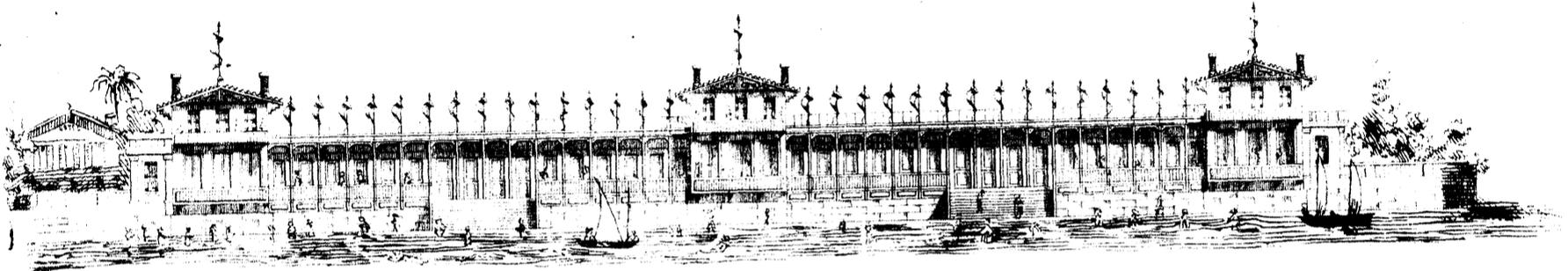
tente et les bureaux de l'administration des bains de mer, et les deux autres destinés à recevoir deux buffets ; un à droite pour les dames, l'autre à gauche pour les hommes. Trente-deux cabines relient entr'eux ces trois pavillons coquettement construits et sont desservies par une galerie extérieure à portiques, en bois découpé, d'où les baigneurs descendent à la mer par deux escaliers volants, en bois, recouverts de tapis.

Le dallage des cabines, des pavillons et de la galerie extérieure est fait en briques de couleur (imitation mosaïque), sorties des ateliers de

MM. Allardi frères, de Nice, qui sont chargés de la fourniture de tous les articles de céramique.

Du côté de la route, la façade principale est genre Louis XIII, ornée de riches balustres, et décorée de peintures du meilleur goût. Entre les constructions et la grille qui les protège se trouvent de gracieux parterres de fleurs et de gazon.

Du côté de la mer, la façade est genre châteauesque. Les voyageurs qui ont parcouru l'Allemagne et la Suisse connaissent les effets charmants qu'on peut obtenir avec des bois découpés. Le modèle adopté par M. Godineau de la Bretonnerie nous a paru d'une élégance parfaite.



L'emplacement des bains est d'ailleurs des mieux choisis. La mer, presque toujours immobile en cet endroit et dont les eaux sont d'une transparence admirable, y roule ses flots tranquilles et bleus sur une grève au sable impalpable et qui s'étend, par une pente insensible, sur une longueur de près de cent mètres.

Les algues et les autres plantes marines ont été soigneusement enlevées ; aucun caillou ne blesse les pieds des baigneurs qui marchent sur un lit de sable aussi moelleux et aussi agréable que les plus riches tapis !

La gracieuse goëlette de l'administration et de nombreuses embarcations, montées par des rameurs habiles et expérimentés, sont mises à la disposition des baigneurs, prêtes à les conduire sous des tentes dressées, sur l'eau, pour des sociétés particulières. Enfin des buffets confortables et une excellente brasserie attendent les baigneurs, au sortir de l'eau, pour les rafraîchir et les reconforter.

Telles sont les mille ressources du nouvel établissement de bains de mer dont je viens d'essayer de vous donner une idée, en attendant le jour prochain de la brillante inauguration qu'on nous promet !

Ch. de L.

### NOUVELLES DIVERSES

Un monument va être élevé à Dante Alighieri sur la place Marie-Antonine à Florence.

\* \*

La ville de Novare va être dotée d'un conservatoire de musique.

\* \*

L'académie française vient de décerner le grand prix de poésie à M. Julien Dallière. Le

sujet proposé pour ce prix était la *Guerre d'Orient*.

\* \*

Un grand dîner d'adieux vient d'être offert à M. Alexandre Dumas père, par quelques-uns de ses plus intimes amis à l'occasion de son départ pour la Russie.

\* \*

Mme O'Connell a perdu le procès que la famille de Mlle Rachel lui avait intenté pour une reproduction illicite d'une photographie faite d'après les restes mortels de l'illustre tragédienne.

\* \*

M. Ary Scheffer, un des peintres les plus distingués de l'école française contemporaine vient de succomber à une maladie de cœur dont il souffrait depuis longtemps. M. Ary Scheffer était l'exécuteur testamentaire de Daniel Manin ancien président de la république de Venise en 1848.

### CHRONIQUE LOCALE.

« Voici le feu de la St-Jean  
« Qui ne revient qu'une fois l'an »

a dit la rime naïve d'une romance bien connue ; la vieille tradition qu'elle y chante existe encore à Monaco. Depuis le crépuscule jusqu'à une heure très avancée de la nuit, tout le versant des montagnes qui entourent la ville s'est illuminé mercredi de feux féeriques ; les crêtes les plus élevées ont porté leur étoile fugitive, et si chacune d'elles est un vœu, certes la Providence a tout une provision de bienfaits à déverser sur la Principauté. — C'était un charmant coup d'œil, du reste, qui, vu de la mer par nos belles nuits si calmes et si chargées d'étoiles, reportait aux temps du vieil usage tous ceux qui le contemplaient. La ville de Monaco en avait donné le signal par un feu gigantesque sur la place du

Palais et un feu d'artifice tiré par la garnison sarde sur la place St-Martin.

Le lendemain, la fête s'y continuait. Le magnifique steamer *Eden* arrivait de Nice dans le port chargé de promeneurs que les navires mouillés au débarcadère ont forcé de gagner la terre en carot. Jusqu'au soir les abords du Casino ont eu l'aspect le plus animé.

L'orchestre s'est transporté pour la première fois dans le charmant kiosque élevé sous les arbres et a fait merveille comme toujours avec sa musique classique et sa musique légère. Les jeux ont été très animés. Il manquait aux promeneurs un plaisir dont nous avons vivement regretté pour eux l'absence, c'était de visiter le jardin du palais, dont le jardin public de la ville ne saurait lui-même donner une idée et qui n'a nulle part son pareil. Les grandes réparations faites au palais en ont momentanément fermé l'entrée à la foule, et nul doute que S. A. n'offre l'abri de ses merveilleux ombrages et son magique coup d'œil aux touristes qui viendront à la fête prochaine de Monaco.

Tout cet essaim de jolies femmes en fraîches toilettes, et de cavaliers élégants est redescendu le soir vers les embarcations, au sifflet de l'*Eden* qui grondait au large dans le port.

C'était un voyage improvisé et inattendu... nous engageons ceux qui l'ont fait à revenir, dès que Monaco aura dit le premier mot de ses plaisirs.

E. L.

Le mardi, 22 juin, à deux heures du matin, les époux Blanchi, de Menton, reposaient paisiblement dans la modeste échoppe qui leur sert de logement quand tout à coup un bruit épouvantable s'est fait entendre et au milieu des décombres de la toiture, qu'il venait littéralement de trouer dans sa chute, un homme est tombé sur le lit de leur fille heureusement absente depuis quelques jours.

L'auteur de cette effraction nocturne après avoir rassuré son monde sur le but de sa visite

imprévue et l'état de sa santé a déclaré se nommer Honoré Gastaud, menuisier, et s'est mis tranquillement à regagner le 5<sup>e</sup> étage de la maison qu'il habite avec sa femme et ses 3 enfants d'où il venait de se précipiter, à la suite de libations un peu trop copieuses dans le but d'en finir avec la vie.

## HISTOIRES DE TOUS LES JOURS

## LÉONIE.

## II.

Léonie de Vercel ! Ceux qui l'ont vue entrer dans un bal ne l'ont pas encore oubliée. — C'est Ophélie, murmurait-t-on autour d'elle. — Non, reprenait une voix, c'est Francesca de Rimini. — Soit art, soit don naturel, Léonie ressemblait si peu aux vulgaires beautés qui remplit les salons, qu'on lui cherchait involontairement des sœurs parmi les créations des poètes. Des cils très-longs et très-noirs voilaient ses yeux bleus, et donnaient à son regard un charme étrange. La vie et la jeunesse couraient sous sa peau satinée, sa taille était riche et développée, ses épaules magnifiques, et pourtant l'ensemble de sa personne donnait l'idée d'une excessive délicatesse d'organisation. La robe blanche qu'elle portait habituellement semblait l'envelopper d'un nuage. Sa coiffure était-elle très savante ou très négligée ? On se posait cette question sans la résoudre : Léonie était si belle, qu'il semblait impossible d'imaginer que sa chevelure pût être disposée autrement. Jamais elle n'y mêlait aucun ornement. Les hommes admiraient cette simplicité, les femmes se récriaient contre un tel excès d'orgueil. Avait-elle un cœur, une âme, une intelligence ? Qui oût osé en douter ? Ses yeux se remplissaient de larmes quand elle chantait les mélodies de Schubert, elle tombait en extase devant les tableaux des grands maîtres, sa pensée planait sans cesse dans un monde idéal. En l'entendant causer, les musiciens, les peintres, les poètes, s'accusaient de froideur pour leur art. Une créature exceptionnelle, un type de grâce, d'exquise sensibilité, c'est là ce qu'était Léonie pour tous ceux qui la connaissaient. Voici ce qu'elle avait fait.

M. de Vercel occupait une haute position dans la magistrature. Il aimait le monde et recevait assez souvent. Veuf depuis plusieurs années, à l'époque où Léonie sortait de pension, il prit plaisir à voir cette fille charmante jouer le rôle de maîtresse de maison. Léonie acquit ainsi une aisance de manières qu'une jeune personne possède rarement. Pendant trois ans, elle fut la reine du cercle où elle vivait ; mais au moment où elle atteignait sa vingtième année, la mort de son père vint changer tristement son existence. Ceux qui la virent plus poétique, plus touchante que jamais sous ses vêtements de deuil, firent honneur à son cœur de toute les larmes qu'elle versa en cette circonstance. Un oncle notaire en province, M. Liénard, et une sœur de sa mère, une vieille fille, étaient les seuls parents qui lui restassent. Ils accoururent près d'elle. Léonie, qui jusqu'alors n'avait vu la vie qu'à travers les illusions et la flatterie, fut mise brutalement en face de la réalité par le vieux notaire.

— Tu es sans doute une fort belle fille, lui dit son oncle ; mais soixante mille francs ne sont pas une dot suffisante pour que tu puisses te marier convenablement à Paris. D'ailleurs il est impossible que tu restes seule ici ; viens vivre avec nous à Mont-de-Marsan : là tu passeras pour une héritière. Ton titre de Parisienne suffira pour amorceer les prétendants.

Léonie fut terrifiée. Elle condamnée à s'enfermer dans une petite ville de province ! Cependant, ne trouvant rien à répondre, elle s'efforça du gain et du temps. — Il lui serait trop pénible, dit-elle, de quitter brusquement ses anciens amis, des amis à qui elle pouvait parler de son père. — M. Liénard consentit à la laisser quelques semaines encore à Paris, sous la garde de sa tante, et s'empressa de retourner à Mont-de-Marsan.

Ce fut pendant le séjour de M. Liénard à Paris que Louis Monthal vint pour la première fois chez M<sup>lle</sup> de Vercel. Des liens de parenté éloignés unissaient la famille de sa mère à celle de la femme du vieux notaire. Peut-être le désir de voir de près une jeune fille qu'il avait souvent admirée de loin dans les salons contribua-t-il à les lui rappeler. Dès sa première visite, Louis Monthal sentit qu'il aimait. Beaucoup de gens, on ne sait trop pourquoi, se montrent fort échaqués de ces invasions soudaines de la passion : il leur suffirait pourtant d'ouvrir les yeux ou d'interroger leur mémoire pour reconnaître que l'amour, comme le génie, comme l'inspiration, comme tout ce que les hommes ont appelé divin, échappe aux lois du temps.

Deux femmes isolées ont toujours besoin qu'on leur rende quelques services. Louis se mit complètement à la disposition de Léonie et de sa tante. M<sup>lle</sup> Liénard appartenait à la catégorie des vieilles filles : à part quelques innocentes manies, c'était du reste une excellente personne, si droite, si froide, si sèche, qu'elle semblait pétrifier ses robes et ses chapeaux. Elle n'en fut pas moins sensible au plaisir de se promener dans Paris au bras d'un jeune homme élégant et distingué, et Louis Monthal devint l'objet du plus vif enthousiasme qu'elle eût jamais ressenti.

Le deuil condamnait Léonie à la retraite : Louis vint bientôt passer toutes ses soirées près d'elle ; ils lisaient ensemble les poètes français et allemands. Léonie avait une certaine manière d'écouter et de lancer à propos une remarque admirative, qui devait faire croire qu'elle pouvait atteindre aux plus hautes cimes de la pensée.

Trois mois s'écoulèrent ainsi. Louis n'avait pas prononcé le mot d'amour : mais Léonie savait qu'il ne vivait que pour elle. Un soir, Louis la trouva toute en larmes. Sans attendre ses questions, elle lui tendit une lettre de M. Liénard. Le notaire ordonnait à sa nièce de partir sans délai pour Mont-de-Marsan. Louis, désespéré, osa enfin parler de mariage à Léonie. Avec une grande hésitation apparente et une vive joie intérieure, elle lui permit de solliciter le consentement de son oncle. Ce consentement ne se fit pas attendre. M<sup>lle</sup> de Vercel refusa cependant de fixer l'époque de son mariage. — La perte de son père était encore trop récente, murmurait-elle les larmes aux yeux toutes les fois que Louis ou sa tante touchait cette question.

Léonie calculait admirablement. Dès qu'elle ne s'était plus sentie menacée de Mont-de-Marsan, elle s'était aperçue que trois mille francs

d'appointemens et le mince patrimoine de Louis joints à sa fortune personnelle produiraient à peine sept mille francs par an. A quelle existence la condamnerait ce mince revenu ? Si Louis avait au moins un grand nom, un titre !... Hélas ! il s'appela Monthal, et rien de plus. Il était simple employé,

Léonie n'était ni méchante ni corrompue ; c'était un des plus charmants produits de la civilisation parisienne. Elle ressemblait à ces fleurs dont une culture trop savante altère la forme et la couleur primitives ; dans un milieu factice, les sentimens innés au cœur de la femme s'étaient pervertis chez elle. La jeunesse, l'intelligence, l'amour de Louis, ne pouvaient pas lutter dans son esprit contre ces mots terribles : « Femme d'un petit employé ! »

Plusieurs semaines se passèrent avant qu'elle osât annoncer son mariage. Elle entra cependant un matin chez la plus intime de ses amies, Claire d'Hernac, avec l'intention de lui en parler ; mais Claire se jeta dans ses bras en s'agitant des qu'elle l'aperçut, et lui raconta une scène violente qui avait eu lieu une demi-heure auparavant entre elle et son père. Le baron d'Hernac, vieux général accoutumé à conduire sa famille comme on mène un troupeau, voulait forcer sa fille à épouser un de ses amis, le comte de Nérandal. Claire résistait obstinément, car elle aimait un cousin sans fortune qui avait en outre commis un crime irrémissible aux yeux du général, celui de donner sa démission six mois après sa sortie de Saint-Cyr pour étudier la peinture.

— Re te avec nous ; cet odieux comte doit venir. Tu es mille fois plus belle que moi. S'il pouvait me trouver laide et t'aimer ! dit Claire à son amie après lui avoir ouvert son cœur.

Léonie accepta, et, sans trop savoir pourquoi, ne dit pas un mot de Louis Monthal.

Le comte de Nérandal était un homme de cinquante-cinq ans environ, très riche, très blasé, très ennuyé. Sa femme, dont il s'inquiétait fort peu, était morte dix-huit mois auparavant. Croquant s'apercevoir qu'il s'ennuyait encore davantage depuis qu'il était veuf, il songeait à se remarier. Le baron lui avait offert sa fille, et le mariage avait été arrêté sans qu'on daignât consulter Claire.

M<sup>lle</sup> d'Hernac avait une de ses physionomies expressives et intelligentes dont la séduction est irrésistible pour ceux qui les comprennent ; mais un homme comme le comte ne pouvait même pas lui faire l'honneur de la comparer à Léonie. Il fut ébloui par cette triomphante beauté, et laissa voir assez ouvertement son admiration.

— Adieu, comtesse de Nérandal, dit Claire à son amie, en lui serrant la main au moment du départ.

Cette plaisanterie troubla le sommeil de Léonie. Sans s'avouer peut-être à elle-même ses secrets desseins, elle prit l'habitude d'aller souvent chez M<sup>lle</sup> d'Hernac, et s'efforça de plaire au comte. Claire l'aida de tout son pouvoir. Louis Monthal n'avait aucun soupçon de ce qui se passait, et adorait chaque jour davantage sa chère Léonie. M<sup>lle</sup> de Vercel ne pouvait conserver le coûteux appartement qu'elle habitait avec son père ; il loua rue de l'Onest un rez-de-chaussée donnant sur un jardin, et s'imposa mille privations pour le décorer avec élégance. Quand tout fut terminé, il supplia Léonie de venir visiter sa future demeure. Elle refusa d'abord, et ne céda qu'après de longues instances.

(1) voir l'Eden du dimanche 20 juin.

Rien n'était plus gai que l'aspect du petit appartement choisi par Louis le jour où Léonie vint le visiter. La parure et la mousseline blanche faisaient tous les frais de la décoration. Les plafonds n'étaient pas dorés, les meubles étaient simples, mais tout était disposé avec un goût exquis; des gravures bien choisies ornaient la chambre de Léonie, de charmantes statuettes décoraient le salon. Les fenêtres ouvertes, par lesquelles entraient de flots des lumières, laissaient voir le jardin. Devant la maison s'étendait une pelouse d'une herbe fine et veloutée; des fleurs printanières émaillaient les plates-bandes, et de joyeux oiseaux essayaient leurs premiers chants en sautillant d'arbuste en arbuste.

Léonie n'aperçut rien de tout cela. La veille, sous prétexte d'aller voir un Rembrandt nouvellement acheté par le comte de Nerandal, elle avait visité son hôtel en compagnie du général d'Hernac et de sa fille. Les escaliers de marbre blanc, les somptueux tapis, les tentures de soie, les bronzes, les tableaux, tourbillonnaient encore devant ses yeux émerveillés.

— Ce serait très gentil pour une grisette, se dit-elle en regardant des objets dont chacun représentait un sacrifice de Louis...

Louis Monthal prit la froideur de sa fiancée pour un pudique embarras de jeune fille.

Cependant le moment vint où Léonie dit à sa tante: — Le comte de Nerandal m'aime et veut m'épouser.

— Et Louis? fit la vieille fille confondue.

— Mon Dieu! ce ne sera après tout qu'un mariage rompu.

Comme tous les coupables, Léonie trouvait son indigne action moins indigne dès qu'elle pouvait l'exprimer par une phrase banale.

Elle partait quelques jours plus tard pour Mont-de-Marsan après avoir fait écrire par sa tante le billet qu'on a lu. Jusqu'au dernier moment, elle s'était montrée charmante pour Louis. Au fond, elle regrettait sincèrement qu'il ne fut ni millionnaire ni comte. — Pauvre Louis! se disait-elle en s'abandonnant aux cahots de la voiture qui l'entraînait vers le département des

Landes. Comme il m'aimait!... Quelles belles soirées nous passions ensemble! Il donnait de l'intérêt à tout, et me faisait comprendre et sentir des choses dont je ne me serais jamais doutée. Je ne pouvais cependant pas être sa femme. Il aurait fallu aller à pied; les voitures du comte sont délicieuses. Augusta mourra de dépit en voyant mes armes. Qui m'aurait dit que je pourrais porter pour trois cent mille francs de diamans? Décidément les diamans m'iront bien. J'aurai une loge aux Italiens... — Et Léonie s'endormit sur cette pensée.

A la même heure, Louis se frappait la tête contre les murs de sa mansarde, et appelait Léonie au milieu de ses cris de désespoir.

MAX. VALREY.

(La suite au prochain numéro.)

E. LUCAS, Rédacteur — Gérant.

Imp. Péleraux et C<sup>e</sup> à Monaco (Principauté).

# BAINS DE MONACO

## SAISON D'ÉTÉ

SOCIÉTÉ JOUISSANT DES MÊMES PRIVILÈGES QUE BADEN-BADEN, WIESBADEN, HOMBURG, ETC., ETC.

Les Salons du Casino de la place du château sont ouverts tous les jours de 10 heures du matin à 11 heures du soir.

Salles de CONCERTS, de BAL, de CONVERSATION, de LECTURE et de JEUX.

JOURNAUX de tous les pays. — Tous les soirs à 8 heures CONCERT par un orchestre composé d'artistes de Paris, sous la direction de M. HERMANN.

Tous les jours à 7 heures du matin départ de l'Omnibus de Nice à Monaco. — S'adresser aux Messageries Générales, Hôtel des Étrangers.

INCESSAMMENT

## OUVERTURE DES BAINS DE MER

### RESTAURANT NOGHÈS

Rue du Tribunal.

Ce restaurant offre à MM. les voyageurs tout le confort désirable.

SERVICE A LA CARTE ET PENSIONS DEPUIS 50 FR.  
CHAMBRES GARNIES,

A MONACO

HOTEL ET RESTAURANT DES VOYAGEURS.

Cet hôtel tenu par Claude Olivier est situé dans la grande rue de Monaco.

### OBJETS D'ART.

**A VENDRE** une magnifique pendule en marqueterie de bois de rose, richement ciselée et d'une hauteur de 2 mètres 30 cent. Le mouvement, sorti des mains de THOUC L'AINÉ est à équation, à seconde fixe, à sonnerie complète et à roue calendrique. — Toute la pièce dans un rare état de conservation et fonctionnant parfaitement.

S'adresser à Paris, 15, rue S<sup>c</sup>-Marie-Blanche, et à Monaco au bureau du Journal.

A MONACO

### HOTEL DES ÉTRANGERS

TENU PAR GAZIELLO ANGE.

Bureau de l'Omnibus de Monaco à Nice.

### M<sup>me</sup> PÉLERAUX, PROFESSEUR

DE LANGUES ITALIENNE ET ESPAGNOLE

LEÇONS DE PIANO ET DE CHANT.

AU MOIS ET AU CACHET.

S'adresser au bureau du journal.

A MONACO

### GRAND HOTEL DU CASINO

TENU PAR

EDOUARD. GAUTIER.

Ce bel hôtel, possède un vaste et délicieux jardin dans une position unique, avec terrasse dominant la mer, devant laquelle se déroule le magnifique panorama compris depuis la tour de César-Auguste à la Turbie jusqu'à la Bordighiera. — Kiosque, Serres et Théâtre.

TABAC D'HÔTE A 3 FRANCES

Appartements confortablement meublés. — Service exact et prévenant.

REMISE — ÉCURIE.

A MONACO

### HOTEL ET RESTAURANT

DES BAINS

Tenu par MARIUS BOYER

Les voyageurs qui visitent la petite ville de Monaco, sont invités à descendre chez Marius Boyer, cuisinier français, chez lequel ils trouveront bonne table et des logements confortables. Inutile de dire que les égards, les prévenances et la modération des prix sont à l'ordre du jour au Restaurant des Bains tenu par Marius Boyer.